

Photo de couverture ©
© 2020, pour l'édition française
www.herodios.ch

ISBN 978-2-940666-05-8

À Pontus

Il était une fois...

« Un roi ! » vont dire mes petits lecteurs.

Eh bien, non, les enfants, vous vous trompez. Il était une fois... un morceau de bois.

Ce n'était pas du bois précieux, mais une simple bûche, de celles qu'en hiver on jette dans les poêles et dans les cheminées.

CARLO COLLODI,
Les Aventures de Pinocchio.

« Pas de Venise sans gondoles. » Ou peut-être « Pas de gondoles sans Venise. » L'un ou l'autre. Je ne m'en souviens pas. L'accroche faisait son effet. En anglais, français, allemand, et même en italien. Plus tard, au milieu des années 1990, le japonais et le chinois furent ajoutés, mais j'étais déjà parti de Venise. Les touristes s'arrêtaient, réfléchissaient et, encouragés par le guide qui brandissait son parapluie vers le ciel, pénétraient dans l'atelier de mon père.

Dans les années 1950, il y avait eu jusqu'à vingt mille gondoles, mais trente ans après, quand mon père accepta les visites, il n'y en avait plus que quatre cents. Il ne restait que quelques *squeri*, ces chantiers navals où les embarcations de la lagune étaient construites et rénovées. Le plus beau du monde, l'Arsenal, était quasiment désert, et celui de mon père était lui aussi figé depuis des années. Pendant un temps, afin de maintenir un semblant d'activité, quelques carènes de vieilles gondoles gîtaient au gré des vaguelettes, mais à cause des remous produits par la multiplication des bateaux de croisière on avait dû les mettre en cale sèche. La différence entre les gondoles qui attendaient d'être restaurées et celles qui avaient été préservées dans leur jus pour être photographiées s'était estompée.

L'idée des visites était venue d'un guide qui avait poussé la porte de l'atelier. Jusque-là, mon père éconduisait les

curieux pour préserver ses secrets du métier, la qualité de sa peinture d'un noir mat profond n'avait pas d'égal, mais ce Français persistant lui avait juré qu'il s'agirait de petits groupes éclairés, amoureux de la lagune, que chaque visiteur ne prendrait qu'une ou deux photos. Qu'on le paierait dix mille lires la visite. « Dans ce cas-là... »

« Reprendre » les gondoles, comme on dit en langue vénitienne, n'était plus une activité viable sans les subventions municipales. Si mon père m'avait écouté et avait transformé son *squero* en boutique-hôtel, on n'en aurait pas été là. Les visites s'intensifièrent rapidement et Lonely Planet eut l'idée de parler de ces visites de chantier naval comme d'un remède à l'indigestion de Tintoret et de Tiepolo, et c'est ainsi qu'avant même que mon père ne réalise ce qui se passait le *squero* fut classé. Muséifié à jamais.

Quand mon père l'apprit, déchiffrant le courrier avec les demi-lunes qu'il arborait désormais pour être raccord avec son décor d'opérette, il en fut fier, même si les possibilités d'enrichissement s'évanouirent en même temps que l'activité originelle du *squero*.

Mon père n'était pas avide, mais il avait l'air servile quand il se saisissait d'une *fórcola* pour la tendre aux touristes. La *fórcola* est le manchon de bois que l'on installe sur chaque bord de la gondole pour y poser la rame et faciliter un maniement complexe. « Touchez comme c'est beau, aussi doux qu'une femme », disait-il aux hommes, et « aussi doux qu'un bébé », disait-il aux femmes.

Face à l'air perplexe des uns et des autres, il précisait : « Vous avez devant vous l'objet le plus important de la ville. La *fórcola*. L'âme de la gondole. L'âme de la ville », et insistait, en italien : « *L'anima di Venezia* », ou parfois même « *L'animale di Venezia* » pour bien souligner que la *fórcola* était dotée de vie.

Aux Italiens et aux groupes d'intellectuels, il expliquait : « Ce n'est pas Venise qui a inventé les gondoles, mais les gondoles qui ont créé l'architecture de Venise. » Les Lombards, à l'époque où ils avaient voulu envahir la lagune, n'avaient pas su concevoir une embarcation aussi parfaite et, du coup, Venise était demeurée inaccessible et fidèle à l'exarchat de Ravenne, c'est-à-dire au monde byzantin de l'Orient. Sans la gondole, l'architecture de la cité lacustre aurait donc été essentiellement baroque.

Mon père finit par vendre un grand nombre de *fôrcole*. Peu à peu, elles prirent place en vitrine, remplacées, il faut bien l'admettre, par des modèles fabriqués de manière quasi industrielle par les *remiere*, les fabricants de rames qui en avaient simplifié la conception. La gondole est une embarcation asymétrique, et le poids du gondolier est déporté. Ainsi la *fôrcola* est-elle adaptée au poids et à la taille de chaque rameur, mais pour les touristes ces subtilités n'avaient pas d'importance, c'étaient juste des morceaux de bois usinés comme des statuettes futuristes.

L'éclosion de ce tourisme de masse remontait à 1954. Cette année-là, la municipalité vénitienne avait interdit toute évolution future des gondoles, un peu comme si celle de New York avait interdit que les taxis Impala succèdent aux Checker Cabs dans les années 1970. Venise, ville industrielle et toujours capable de se réinventer, aurait rendu les armes, devenant alors le joyau d'une lagune endormie pour le plus grand plaisir des amoureux d'un idéal pétrifié.

Au tournant des années 1990, mes frères aînés avaient déjà quitté la maison, l'un était gondolier et l'autre ambulancier. Je me retrouvais seul à habiter le grenier du *squero*, observant ce qu'était devenu le commerce de mon père quand je traversais la mezzanine de mon nid d'aigle pour me rendre aux toilettes. Je ne me plaignais pas, j'aurais pu vivre longtemps ici, non seulement les logements étaient déjà trop chers pour qu'on me force à quitter la maison familiale, mais en plus je pouvais sortir par l'escalier extérieur et mener une vie autonome, sans compter que je pouvais trouver un emploi puisque le chômage à Venise était inconnu des Vénitiens de souche.

Cependant, mon père avait observé que les Américains qui débarquaient des bateaux de croisière tiquaient sur le coût élevé de l'envoi des *fôrcole* aux États-Unis.

« Alwise, que penserais-tu d'aller en vendre en Amérique? me dit-il un jour. Ciao, les frais de transport à l'unité. Il faut que tu ailles ouvrir ce marché. J'ai gagné pas mal d'argent cet hiver, je peux financer ton voyage. Une cliente américaine m'a dit que je ferai un malheur là-bas. »

Je ne sus que répondre. L'Amérique. Toujours ce mythe de l'Amérique chez les vieux. Je n'étais pas contre le fait de m'y rendre, mais vendre des *fôrcole* à

New York, je trouvais la proposition absurde. Je ne pouvais pourtant contredire mon père et, malgré mon jeune âge, je me dis que finalement c'était là une occasion unique de partir d'ici. Je fus peiné de lui mentir.

« Oui, c'est une très bonne idée, papa », me contentai-je de dire.

Mon père souriait.

« Cette femme m'a aussi dit une chose très juste, on va mettre un socle un peu plus luxueux. Elle connaît du monde là-bas, ça sera facile, tu verras. »

ACHEVÉ D'IMPRIMER
DANS L'UNION EUROPÉENNE
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS HERODIOS
EN **XXXXXX** 2020

ISBN : 978-2-940666-00-3
DÉPÔT LÉGAL : **XXXX** 2020